



C'était lui qui l'aidait à s'asseoir en selle.

plus d'espoir. Dans le cas où il s'est mis je ne connais guère qu'une personne capable de le tirer d'affaire.

— Qui donc, monsieur le chevalier?

— Moi, mademoiselle... si je n'étais prisonnier.

— Mais n'avez-vous pas exposé ces raisons à M. Claude?

— C'est un homme d'un esprit étroit et fort entêté. D'ailleurs, il n'est pas libre, et comme il me l'a expliqué, il dépend de la bande de son frère et n'est que l'exécuteur de ses volontés.

— Mais je vais lui parler.

— N'en faites rien, je vous en prie, car tout ce qui en résulterait serait de me priver du plaisir de vous voir. Je vois que vous connaissez mal ces hommes. Je les ai pratiqués et, sauf le capitaine, tous ces contrebandiers ne sont que des brutes. Je suis le fils du fermier général. Je leur suis suspect. Jamais ils ne comprendront que je puisse me dévouer au salut de leur chef.

— Mais alors, fit la jeune fille avec accablement, Mandrin est perdu!...

« Échappez-vous, monsieur.

— Je ne demanderais pas mieux, mademoiselle, mais y parviendrai-je?

— Cherchons un moyen ensemble; moi je suis prête à vous aider, si vous me donnez votre parole de favoriser l'évasion de Mandrin.

— Vous avez ma parole, mademoiselle.

— Eh bien! monsieur, imaginons, cherchons, dit la jeune fille avec chaleur.

— Il m'est interdit de sortir de cette chambre, reprit Gaston. Une sentinelle est placée dans le corridor. Elle peut venir écouter à la porte pendant que nous causons, je suis presque gardé à vue. La fenêtre donne sur le fossé qui est à sec, mais je suis au second étage et avant que j'aie pu me procurer ou me fabriquer une échelle, il se passera du temps. J'ai lu beaucoup d'histoires de prisonniers qui sciaient les barres de fer de leur fenêtre, ou qui perçaient les murs de leur prison avec un clou, ou bien découpaient les draps de leur lit et en tressaient de cordes solides, j'avoue que je suis incapable de tant d'industrie. Enfin, il y a encore un autre moyen, c'est de corrompre son geôlier... Mais je n'ai pas un geôlier ici, j'en ai cinquante, et ces gaillards-là ne me paraissent pas de composition facile.

— En effet, dit M^{lle} de Chavailles, l'homme qui garde le corridor a l'air des plus rébarbatifs.

— Puis aucun ne manque d'argent.

— Si, demanda la jeune fille avec hésitation, je sondais les dispositions de la femme Médard?...

— Y songez-vous, mademoiselle! Elle ne fera rien sans l'avis de son mari et le vieux portier est esclave de sa consigne. La maison est bien gardée, non seulement à l'intérieur, mais encore à l'extérieur; car cette cavalerie que j'ai vue à Rives ne doit pas être loin d'ici. La bande a cent endroits où elle se cache.

« Ne l'avez-vous pas remarqué?

— Oui, répondit Isaure. Je me suis étonnée du vide qui se fait tout à coup au château et de la foule qui s'y montre. Il existe sans doute de grands souterrains... Mais ce sont là des secrets dont on évite de parler devant moi.

— On n'a donc pas en vous une confiance entière? demanda Gaston.

— Il paraît.

— Mais vous êtes libre?

— Absolument; je puis quitter Roquairol si bon me semble et il m'est permis d'aller et venir, où je le veux et à toute heure, dans le château.

— Et vous n'avez jamais visité les souterrains?

— Jamais.

— Croyez-vous que la Médard refuserait de vous les faire visiter?

— Je ne sais pas. Ma demande aurait lieu de l'étonner. Vous pensez à vous échapper par là, monsieur le chevalier?

— En effet, mademoiselle, j'y songe à l'instant.

— Eh bien! j'en parlerai à la femme du portier. Mais croyez-vous que les souterrains ne soient pas gardés?...

— C'est vrai! fit Gaston. Cela tombe sous le bon sens. Puis il y a des portes, des clefs... Non, pardonnez-moi, un plan d'évasion ne s'improvise pas, je le vois: il doit être mûri; j'ai toute ma nuit pour y songer. Cependant, si vous le pouvez, sans éveiller les soupçons de cette femme, tâchez, je vous prie, mademoiselle, d'obtenir d'elle quelques renseignements.

— J'y aviserai dès ce soir, répondit Isaure. Nous allons passer

plusieurs heures ensemble à coudre. En tout cas, monsieur le chevalier, vous pouvez compter sur moi.

Et M^{lle} de Chavailles souhaita le bonsoir à M. de La Tourette en lui disant : « A demain. »

XVIII

LA RAISON D'ÉTAT DE CLAUDE MANDRIN

En apprenant le meurtre de M. de Chavailles, Gaston ne sentait que mieux le danger qu'il courait. Le délai accordé à son père était très court, et Mandrin n'était pas le prisonnier du fermier général, mais bien de M. de Maydieu, procureur général au Parlement du Dauphiné.

Enfermé sous une accusation d'assassinat et de rapt, probablement, il devenait presque impossible à M. de La Tourette de le faire élargir. Et en admettant que ce fût possible, on devait supposer qu'il aurait à vaincre plus d'un obstacle et à faire des démarches qui entraîneraient une perte de temps considérable. S'il avait eu plus tôt la connaissance du meurtre, il n'eût pas manqué d'en faire l'observation à Claude. Aussi, tout en réfléchissant aux moyens de s'évader, il ne négligea point de demander au frère de Mandrin la prolongation du délai qu'il avait fixé.

A sa demande, celui-ci vint le trouver, mais à son grand étonnement ses observations le laissèrent froid.

— Je sais fort bien, dit Claude, que le capitaine Fulchrand de Rocamour exécute un arrêt du procureur général et que mon frère n'a pas seulement à répondre du crime de contrebande exercée à main armée ; mais je sais que votre père sera auprès de M. de Maydieu le meilleur avocat d'un acte d'humanité. De quoi s'agit-il ? De savoir si pour punir un criminel on peut frapper en même temps un innocent ; si le glaive de la justice doit faire tomber la tête de Gaston de La Tourette pour ne pas faillir au devoir de trancher celle de Louis Mandrin.

— Justement, fit Gaston.

— C'est une question d'humanité et elle doit être tranchée avant

que le procès soit entamé. Si en effet le procès était entamé il faudrait attendre jusqu'au jugement.

— Et c'est ce que vous ne voulez pas.

— Oh! non, non! Nous voulons être fixés sur le sort de notre capitaine le plus tôt possible, parce que d'un autre côté, nous n'attendrons pas pour agir que l'on ait mis en marche contre nous de nouveaux bataillons.

— Mais enfin, dit Gaston, le plus bref délai possible n'est pas trois jours : c'est trop bref, convenez-en. Il faut laisser aux gens de la réflexion.

— Au contraire! fit Claude.

— Comment, au contraire! Il ne faut pas laisser à mon père et au procureur général le temps de réfléchir et de se concerter?

— Non, monsieur. Il ne s'agit pas ici d'une affaire de jurisprudence, mais d'une affaire de sentiment. Il y a une illégalité à franchir, cela ne peut se faire que par élan de générosité et sans réflexion. Un magistrat ne commet pas un acte illégal avec préméditation. Il est nécessaire que M. de La Tourette se sente père et oublie qu'il est fermier général; il faut que M. de Maydiou écoute son cœur d'homme, s'il en a un, et non sa raison de magistrat.

— Mais enfin, fit Gaston, il faut compter avec l'imprévu.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Si quelque empêchement survenait.

— Eh bien? fit Claude.

— Que feriez-vous?

— Je me conformerais aux conditions que j'ai posées.

— C'est-à-dire que vous me... feriez périr? demanda Gaston d'une voix altérée et en arrêtant sur Claude un regard étonné.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Vous trouvez cela juste?

— Cela est juste, selon moi, parce que c'est nécessaire, répondit l'inflexible bandit.

— Et en quoi ma mort vous servirait-elle?

— A donner de l'autorité à ma parole, monsieur; à satisfaire la colère de mes compagnons et enfin à répandre la terreur à Grenoble, où l'on commence à devenir trop insolent à notre égard.

— Et votre frère vous approuverait?

— Je le crois, monsieur.

— Pour son honneur, monsieur Claude, je ne veux pas vous croire.

— Chacun entend l'honneur à sa manière, monsieur le chevalier; mais je fais, soyez-en persuadé, des vœux sincères, pour ne pas être obligé d'en venir à une si douloureuse extrémité.

« Adieu, monsieur le chevalier.

— L'animal!... pensa ce dernier Il le fera comme il le dit. Il suffit de regarder cette face impassible pour en être convaincu. Ah! que suis-je venu faire dans cette galère!...

De son côté, Claude pensait que sa présence ne pouvait être agréable à une personne qu'il menaçait de mort, et abrégeait sa visite. Sans M^{lle} de Chavailles, le prisonnier n'eût vu personne de la journée que le gamin chargé de lui apporter son déjeuner et son dîner.

Peu de temps après la visite de Claude le chevalier de La Tourette reçut M^{lle} de Chavailles.

— Ah! mademoiselle, dit-il, je suis doublement heureux de vous voir. Claude me quitte à l'instant et le caractère sombre et glacial de cet homme, sa nature de caserne, a le don de m'agacer les nerfs. Il ne veut rien entendre. Autant son frère est aimable, autant il est insociable. On croirait en vérité qu'il veut se venger sur le fils du fermier général des malheurs de son frère. Mais, à votre vue, mademoiselle, je sens se dissiper toute la mauvaise humeur qu'il m'a causée; je suis sûr que vous m'apportez quelque bonne parole?

— Je voudrais du moins vous apporter l'espérance, monsieur le chevalier. Nous avons dit hier que je ferais bien de parler des souterrains à la femme Médard?

— Oui, mademoiselle. Vous avez abordé ce sujet délicat?

— Pour l'amener dans la conversation je parlai d'abord de la mystification des autorités de Saint-Géoirs et de Grenoble et de la façon dont le château était machiné, des pertes dérobées par les tapisseries, des trappes qui faisaient communiquer les étages entre eux, puis sans avoir l'air d'y attacher grande importance :

« — Il doit y avoir de nombreux souterrains à Roquairol ?

« — Oui, me répondit-elle tranquillement. Il y a d'abord un sous-sol immense qui s'étend sous tout le château et où se trouvent les cuisines, et plusieurs petits magasins à provisions : bois, charbon, farine, légumes, fruits et autres... Dans ce sous-sol se trouvent alors les communications souterraines

« — Ce doit être fort curieux, dis-je.

« Sans répondre à mon observation, elle continua :

« — Quelques-unes de ces communications sont fort simples, elles sont presque de plain-pied avec le sous-sol. On ouvre une porte de fer et l'on descend par une pente douce dans des endroits spacieux et aérés par des moyens que je ne saurais dire. Il n'y a que le capitaine, son lieutenant et mon mari qui possèdent les clefs de ces portes très difficiles à ouvrir. Après cela, il y a une communication avec des galeries souterraines plus profondes que celles dont je viens de parler et qui s'étendent au-dessous de la montagne. Pour y descendre il y a un puits muni d'une manivelle en fer, que fait mouvoir un homme de service; à cette manivelle sont suspendus deux paniers dans lesquels on descend et avec lesquels on remonte.

« — Et que voit-on dans ces dernières galeries? demandai-je.

« — Ah! cela, mademoiselle, est le secret de Roquairol, me répondit la femme Médard. Il faut le demander au capitaine Mandrin quand il sera de retour.

« — Croyez-vous qu'il reviendra? dis-je.

« — Certainement, mademoiselle, me répondit la femme Médard avec conviction.

« Je ne jugeai pas à propos, monsieur le chevalier, continua M^{lle} de Chavailles, d'insister davantage sur les souterrains; j'ai cru comprendre qu'ils ne pouvaient servir à votre fuite. Vous ne pouvez ni forcer les portes de fer, ni demander à descendre dans le puits... d'ailleurs je ne sais où vous aboutiriez...

— Allons! fit le chevalier, encore une chimère à bannir de mes rêves. Merci, mademoiselle, de lui avoir coupé les ailes, j'ai besoin de regarder en face les dures réalités.

— Consolez-vous, chevalier, fit la jeune fille. Nous n'avons pas encore dit adieu à l'espérance.

— Si je lui prêtais une image, mademoiselle, ce serait la vôtre, car c'est avec vous que je reprends courage et j'en suis certain, j'en ai le sentiment secret, c'est par vous que je pourrai rejoindre mon père et tout en me déroband à une situation pénible, faire une bonne action et sauver la vie à notre pauvre capitaine.

— Plus j'y pense, monsieur, dit Isaure d'un air pénétré, plus je conçois de craintes pour cet infortuné. Mais vous connaissez le monde,

vous venez d'un pays où l'esprit mûrit vite et vous aurez sur les personnes de Grenoble un ascendant qui servira la cause de notre ami. J'ai entendu dire que les personnes de la cour jouissaient en province d'un crédit et d'une influence qui ne s'acquerraient pas ailleurs. Parlez. Ne craignez pas de nommer dans vos discours des personnages de Versailles et vous en verrez l'effet.

Gaston ne put retenir un sourire.

— Mais, mademoiselle, dit-il, encore faut-il pour cela que je sois à Grenoble.

— Vous y parviendrez.

— Vous le croyez ?

— J'en suis convaincue.

— Mais en quoi puisez-vous cette conviction ?

— En moi-même. Dans une idée que j'ai.

— Vous avez imaginé un moyen de me faire sortir d'ici ?

— Je le crois.

— Dites-le, je vous en prie.

Isaure hésita.

— Mais je puis me tromper, fit-elle.

— Nous en discuterons.

Elle se décida enfin.

— Eh bien ! dit-elle, en ce moment la femme du portier travaille avec moi à l'achèvement d'un modeste costume... indispensable, car je suis venue ici sans bagages. Si vous le voulez, monsieur le chevalier, je vous l'apporterai, j'y joindrai mon chapeau, et en arrangeant un peu votre coiffure, le soir...

— J'ai compris, s'écria joyeusement Gaston.

Et sans autre cérémonie, s'emparant des mains de la jeune fille (sa cousine, peut-être ?) il les couvrit de baisers.

— Oui, reprit-il, lorsque les mains d'Isaure moins rouges que son front, se retirèrent, le salut est là. Je savais bien que vous le trouveriez.

— Vous consentez donc à ce déguisement ?

— Sans doute.

— Nous avons à peu près même taille. Et j'ai mis exprès, ce soir, la mante que vous voyez, afin que les hommes de garde la voient et puissent la reconnaître demain.

— Ce n'est pas pour ce soir alors ? fit Gaston.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

| | | |
|--|--|---|
| 5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi | TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris | 25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours |
|--|--|---|

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.